

Souvenirs et cicatrices, des mots contre des maux.

Chargé avec 30 hommes d'un rôle social et de police dans un bidonville de Hussein Dey, Louis Alexaline a découvert la vie misérable des familles algériennes, les injustices et le racisme dont elles étaient victimes. Il a fait aussi avec elles l'expérience de l'amitié, de la fraternité. Ayant mis par écrit ses souvenirs de la guerre d'Algérie, il s'est maintenant décidé à retourner dans ce pays qu'il a tant aimé.

Je suis né dans une famille modeste, où les "maîtres" mots étaient honnêteté, respect, justice, liberté et travail, et où le mot argent était tabou. Lorsque ma mère nous disait "ça ne se fait pas", nous avions compris .

Parents communistes, responsables de cellule, c'était dangereux entre 39 et 45, puisque interdit par les autorités d'alors. Je me souviens de réunions à la maison, les fenêtres obturées par une couverture, et plus tard, vers mes 9-10 ans, d'une manifestation à Lyon contre la guerre en Indochine. A cette époque, mes parents m'avaient inscrit aux "Vaillants et Vaillantes", antichambre des Jeunesses communistes.

Mais jusqu'à mon départ à l'armée, je n'étais pas concerné par la politique, mes seules préoccupations étant le foot, les copains et les filles...et un peu l'école. D'un naturel plutôt effacé et timide, j'étais gêné par l'engagement de mes parents, dans un village à prédominance catholique(à l'époque favorable à Pétain), surtout lorsqu'on me surnommait Staline ou le Coco. J'ai seulement adhéré, à mon retour d'Algérie, pendant quelques mois, à la Fnaca , et manifesté pour l'arrêt de la guerre en Algérie et contre l'OAS.

15 à 20 ans après

J'ai eu la chance d'avoir effectué ces 28 mois, sans avoir ni à combattre, ni à me servir de mon arme. Seulement des patrouilles, des opérations de "bouclage" de villages et ensuite des opérations de police, à quelques kilomètres d'Alger. Je n'ai jamais eu vraiment peur. Par contre, à mon retour, travaillant et habitant à Lyon, pendant des mois, je ne pouvais pas emprunter un bus, de peur d'un attentat. Je rentrais à pied, en longeant les murs, sans jamais marcher au milieu de la route, comme on me l'avait inculqué.

Je n'ai compris les causes de cette révolution et de cette guerre (la politique menée par la France en Algérie, soutenue et encouragée par quelques magnats autochtones) que 15 à 20 ans après mon retour, en lisant de nombreux récits des protagonistes, en premier lieu les livres de Yves Courrière. Tout récemment, c'est celui d'Albert Nallet qui m'a décidé à apporter mon témoignage ...60 ans après. Contrairement aux hommes de ma génération, qui ont "fait la guerre d'Algérie", je n'en tire aucune gloriole ou fierté. Je n'en ai que très peu parlé, par honte d'avoir été

embarqué dans une aventure que mes parents réprouvaient. Je n'ai pas fait l'Algérie, c'est l'Algérie qui m'a fait. car elle conforté les valeurs de justice et de respect qui étaient en moi.

Avec le recul du temps, souvent je me suis dit que j'aurais dû refuser d'obéir, désertier, rejoindre le camp adverse, comme d'autres appelés l'ont fait (ce que je n'ai découvert que bien plus tard). J'étais trop jeune, pas assez éduqué, pas assez engagé politiquement. Et en aurais-je eu le courage ? Je me souviens, étant de garde avec mon équipe au Tribunal militaire d'Alger, avoir assisté au jugement de jeunes de mon âge. Témoins de Jéhovah, ils refusaient de porter une arme : ils étaient condamnés à la prison. J'étais réparti admirant leur volonté de rester fidèles à leur idéal. Chapeau !

Le départ en Algérie

Chaque fois que je me remémore cet épisode de ma vie, à la fois difficile et enrichissant sur le plan humain, le premier souvenir qui me vient à l'esprit se situe en France. C'était le 1er juillet je crois, à 9 heures du matin, j'avais reçu ma convocation 15 jours plus tôt, le jour de mes 20 ans, beau cadeau ! Une belle journée ensoleillée s'annonçait, la chaleur commençait à se faire sentir. Nous roulions en direction de la gare de Villefranche, où je devais prendre un train pour rejoindre mon affectation à Hussein Dey, près d'Alger, via Marseille. Comme la vie est faite de coïncidences ! Je me souvenais qu'une dizaine d'années plus tôt, le frère de ma nounou, Aimé P., qui revenait de faire son service militaire là bas, me vantait les charmes d'Alger : la casbah, les femmes voilées, le soleil !

Nous ne parlions pas, j'étais assis à l'arrière, sur la banquette en skaï de la vieille Renault, les vitres baissées. J'avais 20 ans depuis quelques jours, je n'étais pas majeur, mais je partais quand même à la guerre, vers un pays inconnu, avec d'autres coutumes et une histoire dont je ne savais rien. Je respirais les derniers parfums de ma campagne que je n'avais jamais quittée. Mon père roulait doucement, comme s'il voulait arrêter le temps. Peut-être pensait-il à l'Autriche, où 15 ans plus tôt il était prisonnier, ou bien à ses copains morts sur le front !

Et ma mère, à quoi pensait-elle ? A ses deux oncles tués en 14-18, à son jeune frère tué en 40 à 20 ans, à mon père, prisonnier en Autriche, alors que je n'avais pas 3 ans ? J'imagine sa douleur de me voir partir, maintenant que j'ai des enfants. Je ne voulus pas qu'ils m'accompagnent jusqu'à la gare. A 400 mètres, je fis stopper mon père, sans un mot. Nous nous sommes embrassés et, le cœur gros, sans me retourner, je finissais à pied mon bout de chemin.

Le lendemain, j'étais à Marseille, à Ste Marguerite, un camp de transit infect : la paillasse, les puces, les punaises, des adjudants qui gueulent... J'ai failli suivre un appelé comme moi, qui s'est enfui ! Et puis le port de Marseille, le quai de la Joliette, grandiose à mes yeux de gamin. Et ce vieux rafiot, l'Athos2, de retour de Suez, après la guerre d'Indochine. A fond de cale, l'horreur : la puanteur, le vomi... Deux jours de traversée et, après une nuit difficile, Alger la Blanche, l'envoûtante, qui apparaît dans la brume du matin ! Moi qui ne connaissais que mon village, une image grandiose reste gravée :

le soleil, cette luminosité incomparable, et puis les parfums, les arcades des rues sur le port, la Casbah sur la droite.



Et puis c'est l'embarquement dans les GMC , qui nous transportent à Fort de l'Eau. Sur plusieurs dizaines de kilomètres nous empruntons la route Moutonnière, et commençons à découvrir ce nouveau pays. Les hommes en turban marchant sur le bord de la route, les femmes voilées suivant derrière, les charrettes tirées par des ânes , les cactus , le parfum des eucalyptus, tout était nouveau !

Les premiers mois

Arrivée à notre caserne, Le Lido (rien à voir avec Pigalle ou Venise !) aux Pins Maritimes , un immense camp , fermé de hauts murs , au bord de la Méditerranée. Plus tard, lorsque j 'aurai un moment de détente , je viendrai sur la plage, et je scruterai le plus loin possible , en direction de la France , en pensant à ceux que j'aime, en rêvant à un prochain retour.

On nous affuble de godillots trop grands , de treillis étouffants , d'un casque. Et l'instruction débute. En plein mois de juillet, à midi, par 42°, on nous fait marcher au pas cadencé, courir sous un soleil de plomb. Nous sommes sous les ordres du caporal-chef Chelha , un Algérien , militaire de carrière , de retour d'Indochine. Je tombe malade. D'abord la dysenterie : je perds cinq kilos en quelques jours. Puis c'est l'épidémie de "fièvre asiatique" : un mois en quarantaine , derrière les barbelés , sans courrier , isolé, comme un pestiféré.

Je me souviens de la première garde à la gare de triage d'Hussein Dey. La nuit, on entend des bruits partout , on croit voir des ombres , ce sont les premières peurs. Quelle délivrance quand la relève arrive ! A la dernière garde, je perds connaissance en haut d'un mirador : on se rend compte que je suis atteint de cette "grippe asiatique".

Je me souviens de ma première permission, après 4 mois de caserne sans "sortie" : un samedi , au restaurant à Fort de l'Eau, j'ai une grosse envie de steak frites salade. Mais cette première sortie a été tellement arrosée qu'elle a fini en bagarre générale dans le restaurant. On m'a ramené à la caserne , où je me suis réveillé le lundi matin ! Et puis d'autres rares permissions ont suivi, plus classiques, à Alger, avec photos devant la Grande Poste, et aux Jardins d'Alger.



Permission, jardins d'Alger, entre lyonnais



Jardins d'Alger (27/10/1957)

Je me souviens des colis que m'envoyait ma maman tous les mois : pâté de marque Olida, petits beurres LU, lait concentré Mont Blanc. Et puis un billet de 500 frs dans une lettre deux fois par mois, pour lequel elle devait se priver. J'ai souffert de n'avoir jamais eu un petit mot de mon père : ce n'était pas un expansif !

Instructeur

Mes classes terminées, malgré mon maigre bagage d'études, je suis nommé instructeur à mon tour, avec le grade de brigadier. Ma première classe, des sursitaires, Elèves Officiers de Réserve, tous plus âgés que moi de 7- 8 ans : des avocats, des médecins, des enseignants, des science- po, des artistes, tous plus engagés politiquement.



Avec mes Elèves Officiers de Réserve

Un défilé officiel étant prévu, je dois leur apprendre à défiler au pas cadencé, sur un air chanté. Je leur demande de trouver un air entraînant. Ils me proposent " Si tous les gars du monde voulaient bien se donner la main".

Pendant 48 heures nous sillonnons les allées de la caserne , dans un tempo remarquable, jusqu'au moment où un adjudant arrête tout et me convoque chez le Colonel. Et là , catastrophe ! J'ai toutes les peines du monde à expliquer que j'ignorais le sens de cette chanson antimilitariste, et que je m'étais fait avoir. Heureusement, les Renseignements Généraux n'avaient pas communiqué les engagements politiques de mes parents, communistes actifs, opposés à cette guerre : sinon, c'était la prison.

Verdict, on me confie une autre classe : des Algériens insoumis , donc enrôlés de force, la plupart venant du bled et ne parlant pas le français. Grosse difficulté un jour. Pour une histoire de vol dans la chambrée , je dois intervenir et frapper l'un d'eux, Mohamed B. El Kébir (le grand) : en effet il mesurait une tête de plus que moi. Le soir je suis appelé par Slimane, qui parlait le français. Il me dit que Mohamed m'attend derrière le baraquement. J'y vais, il faisait nuit. Le clair de lune m'a peut- être sauvé la vie : j'ai vu briller une lame de couteau, et j'ai battu en retraite...

Je suis parti en opération avec cette équipe. Il fallait rester derrière pour les surveiller , pour qu'ils ne partent pas avec les armes. Nous marchions des dizaines de kilomètres. Je me souviens des "bouclages" de villages, en Grande Kabylie , des bombardements et des embrasements des forêts. J'ai su bien plus tard qu'on employait des bombes au napalm (pourtant interdites !) et que des jeunes de mon âge, entrés dans la résistance, y perdaient la vie.



Opération en grande Kabylie (14/02/1958)

Une population que j'ai aimée

Par antimilitarisme, et pour rester avec mes copains, je refuse de postuler pour l'école des E.O.R. à Saumur. Avec le grade de maréchal des logis, je suis muté dans un bidonville , à la Glacière , près d'Hussein Dey. à la tête de 2 équipes de 15 bonshommes. Nous avons un rôle de police et un rôle social. Je me souviens escorter, en pleine nuit, la sage-femme, pour des accouchements dans un douar perdu de la montagne.

Nous avons dû nous débrouiller pour installer notre campement : 3 guitounes , 1 jeep, 1 camionnette Renault 4x4 et 1 half track. La nuit, nous déroptions, sur les chantiers en cours, tout le matériel nécessaire. Coudre-feu oblige, personne ne pouvait nous dénoncer. Et nous avons construit un mirador , des toilettes , des douches , et une clôture tout autour.



Notre "camping " : 3 guitounes de 10 bonshommes et le village de La Glaçière

C'est de ce village de quelques milliers d'habitants , où nous vivions au contact de la population, que je garde les meilleurs souvenirs. J'ai découvert la fraternité avec mon équipe, la vie en commun sous la tente. 60 ans après , nous sommes toujours en contact.

Je me souviens des lieux, des noms. J'ai aimé la population de ce pays. J'ai découvert la vie de ces familles algériennes , dans des baraques de cartons , couvertes de tôles ondulées. Elles vivaient sur la terre battue, sans eau ni électricité, s'éclairant avec des bougies ou des lampes à pétrole, sans chauffage, fatalistes, résignées à leur sort .

Je me souviens d'une famille. Le père, Mohamed A ., la cinquantaine peut-être, partait très tôt à son travail, à pied, à la Brasserie et Glacières d'Algérie (la bi.gi.a. comme il disait). Souvent, vers le 20 du mois , je lui prêtais 500 fr (de l'époque), en attendant sa paye. Je me souviens de son épouse, le visage flétri, qui paraissait beaucoup plus âgée. Elle me parlait de son fils , qui avait mon âge, dont elle n'avait plus de nouvelles. Etait-il en France , comme elle voulait le croire , ou bien au maquis ? Peut-être mort ?

Je me souviens de leurs petits enfants, Mohamed et Ouria, de leurs quatre filles, Larhem, encore jeune, Fatima, la plus âgée , Malika, la maman d'Ouria, et surtout Zohra, qui avait été détenue plusieurs mois dans un camp de regroupement, et qui, au péril de sa vie, venait me rejoindre la nuit, à 50 m de ses parents, chez Fatma, qui nous laissait sa mechta. J'avais 21 ans, encore novice à cet âge ; elle en avait 24, déjà maman du petit Mohamed. Elle fut la première femme qui éprouva un orgasme dans mes bras, je me souviens de ses ongles sur mes épaules. J'ai compris plus tard qu'elle prenait un risque énorme. Dénoncée, elle aurait été assassinée. J'en aurais été responsable , et j'aurais perdu l'amitié de sa famille. Et un soir, elle n'est pas venue.....et je n'ai plus jamais eu de nouvelles ! J'ai conservé ces photos de Mohamed A. avec le turban sur les deux photos, avec les jeunes enfants.



Mohamed A, devant, à gauche à mes côtés



(21/03/1959) Ali au fond avec le turban blanc

Je me souviens d'Ali, le cafetier, rue du Ravin, où souvent nous terminions nos beuveries. Je l'ai retrouvé un matin, la gorge tranchée, parce qu'il était mon ami. Je me souviens de Hallel, le boulanger, plus aisé, qui habitait une maison en dur. Le matin à l'aube, rentrant de patrouille, nous nous arrêtions dans son fournil. Je me souviens de l'odeur du pain frais et du café qu'il nous offrait. Je me souviens de Dahaman, fils d'un commerçant aisé, qui, avec mon copain Bruno S., nous sortait le dimanche. Nous étions ses invités au restaurant : le Santa Lucia à Maison Carrée, la Corniche, Alger plage, Ain Taya.



Maison Carrée, le Santa Lucia, avec Perri et Dahaman, et un dimanche sur une plage (mai 1958)

Toutes ces amitiés n'étaient peut-être pas désintéressées, mais nous n'avions aucune formation, aucune connaissance de cette guerre subversive, et je ne veux me souvenir que de cette image de fraternité.

La guerre subversive

Une nuit, nous interceptons une voiture imposante, une "Prairie" de marque Renault si ma mémoire est bonne. Pendant que le chauffeur présente ses papiers, en fouillant le véhicule, nous découvrons un revolver de gros calibre, dans la boîte à gants. Embarrassé, le conducteur nous endort en prétextant être le chauffeur de la femme du sous-préfet de Blida, et être venu s'approvisionner en serviettes hygiéniques à Alger. Nous constatons que l'immense coffre de la voiture en est bourré. Ne pouvant joindre Blida à cette heure avancée de la nuit, à moitié convaincus, nous le laissons repartir.

C'est plus tard, après m'être beaucoup informé sur l'histoire de cette révolution du FLN, que j'ai appris que beaucoup de jeunes filles avaient rejoint le maquis et officiaient comme infirmières, comptables, secrétaires. Je suis donc persuadé aujourd'hui que le chargement de la "Prairie" leur était destiné. Heureusement pour elles, nous n'avions pas été formés pour la mission qui nous était donnée.

Je me souviens aussi de Bouaraba, pris un jour dans une rafle. Sa femme m'avait supplié de le retrouver. Il était détenu à Maison Carrée, je l'ai fait sortir en me portant garant. Je pense à Zineb, 15 ans, qui était venue à notre bureau. J'étais seul, elle s'est collée à moi, nous avons eu des caresses très intimes, mais j'ai refusé d'aller plus loin, son jeune âge me l'interdisant. Puis elle m'a dénoncé son père, qui collectait de l'argent pour le FLN. Pourquoi cette dénonciation ? Avait-elle été manipulée ? Voulait-elle se venger ? Avait-elle peur ? Nous avons trouvé 800 000 frs (de l'époque), et le père fut embarqué, très certainement torturé, et la suite ... Que pouvait-il penser de sa petite fille ?

Je revois ces femmes qui s'accrochaient à nous, j'entends ces enfants qui hurlaient, quand, en pleine nuit, nous avons ordre d'arrêter le mari, le père, ou le fils. Une nuit, en patrouille dans Hussein Dey, près du "Ravin de la femme sauvage", le couvre-feu était en vigueur. Un jeune arabe débouche au coin d'une rue. Nous l'interceptons et le vérifions, il nous explique rentrer tard de son travail, d'un abattoir proche. Je m'apprête à le laisser partir, quand un pied noir de mon équipe, Yves M., active son arme en me lançant : "Je le descends, on dira qu'il a tenté de s'enfuir". Je suis intervenu énergiquement pour éviter cet assassinat – et cela simplement parce qu'il était arabe ! Le lendemain, un gigot de mouton nous attendait à notre campement.

Je me souviens aussi de cette femme, la trentaine peut-être, qu'un Algérien de mon équipe m'avait présentée comme une prostituée. Je revois ses larmes sur son visage quand je me rhabillais : comme elle devait me haïr ! Il m'avait menti sur elle, peut-être pour se venger d'avoir été éconduit.

A partir de là, j'ai compris ce qu'étaient l'apartheid et le racisme. Tout cela m'était totalement étranger, moi qui avais été éduqué dans le respect de l'autre et qui, entre 16 et 20 ans, en métropole, jouais au foot avec des copains indochinois ou nord-africains. Aujourd'hui je pense que ceux qui torturaient le faisaient autant par racisme que pour obtenir des renseignements.

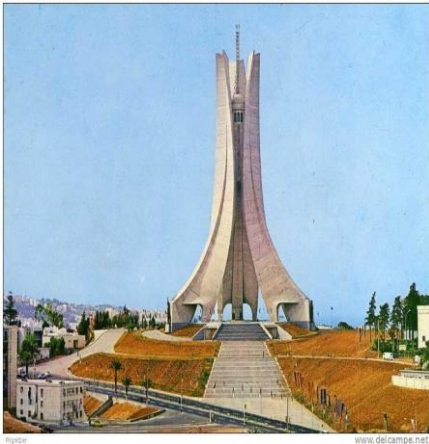
J'avais mal pour les Algériens, quand j'entendais les militaires, de retour d'Indochine, parler de youpins ou de gnakoués, et les Européens d'Algérie parler de ratons, de bougnoules, de bicots. Je n'ai jamais pu employer un de ces qualificatifs, ma mère qui n'est plus de ce monde ne me le pardonnerait pas. Quand je suis rentré, elle m'a demandé de ne jamais lui parler des atrocités auxquelles j'aurais pu participer, au risque de ne plus être son fils. Et aujourd'hui encore j'évite tous ces abrutis qui répandent des propos anti arabes ou xénophobes.

J'étais effaré par l'injustice que je voyais tous les jours : les vexations verbales ; dans les bus, les places assises interdites aux Arabes ; les cinémas ou les bordels, réservés jours pairs aux Européens, jours impairs aux Arabes ;

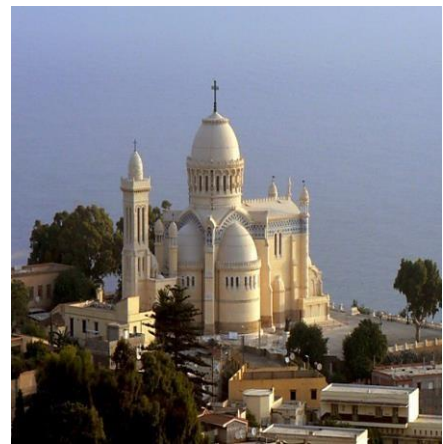
les cafés européens interdits aux Arabes ; le vote à l'Assemblée algérienne, 1 voix d'Européen = 2 voix musulmanes.

Je savais que beaucoup d'appelés avaient enfoui dans leur mémoire toute cette période, mais je viens d'apprendre que certains parents d'appelés avaient fait de même. Ma sœur vient de me dire, à la lecture de ces quelques pages, que tous les soirs, avec ma mère, elle tentait de capter Radio Alger, et que tous les dimanches matins, elles allaient manifester pour la paix en Algérie. Je l'ai ignoré pendant soixante ans.

Pèlerinage ou devoir de mémoire ? Aujourd'hui, les tensions étant apaisées, je me suis décidé, au risque d'être déçu, à retourner prochainement dans cette région de la Mitidja, dans ce bidonville de la Glacière, au Ruisseau des Singes, à la Chiffa, sur les plages d'Alger, de la Madrague et d'Ain Taya, à Notre Dame d'Afrique, sur les hauteurs d'Alger, au mémorial El Madania. Je veux retrouver ce soleil incomparable, cette luminosité, le parfum des eucalyptus



El Madania



Notre Dame d'Afrique

Octobre 2017: après ces huit jours passés à revoir tout ce qui n'était que rêves, je ne suis pas déçu. Bien au contraire, je suis pleinement apaisé. C'est pourquoi je souhaite que ces quelques lignes soient lues et contribuent à la mémoire collective.

Louis Alexaline